

Jean Brilman

Marthe Brilman,
L'Art de son temps, sa Carrière et sa Vie

Edition Scripta

Du même auteur

Romans et récits :

Morituri, le reste à vivre en cours d'édition

Cinq voyages en Chine (1997-2004) Ed. l'Harmattan 2019

Nos familles au Vietnam (1887-1954), l'Harmattan 2015

Adieu l'Indochine, Édition Scripta 2011,

Stèle coloniale, Édition Scripta 2009,

La maîtresse chinoise, Édition Scripta 2007

Essais aux Éditions l'Harmattan

L'intellectuel, le politique et le marchand 2018

La démocratie étouffée par l'État 2015

Échec de la gouvernance bureaucratique 2014

Réconcilier Démocratie et Gestion 2012

Gestion d'entreprises aux Éditions d'Organisation, groupe Eyrolles

Management : concepts et meilleures pratiques 3^e édition 2011

Les meilleures pratiques de management 1998 – 6e édition 2006

L'entreprise réinventée, 1996

Manuel d'évaluation des entreprises, en collaboration avec Claude Maire, 1993,

Gagner la compétition mondiale, 1991

Gestion de crise et redressement d'entreprises, 1986 Prix EDP

Modèles culturels et performances économiques, 1981, mention spéciale du Jury Harvard-L'Expansion

Le redressement d'entreprises en difficulté, 1978, Prix IAE du Management

Pratiques de l'évaluation et de la négociation des entreprises 1976

Aux Éditions Dunod,

Les clés de la relance, 1993

Sommaire

Du même auteur.....	4
Sommaire.....	5
Prologue.....	7
L'Art, défi à la mort et au temps.....	11
La peinture et la carrière de l'Artiste.....	69
La jeunesse de l'Artiste.....	87
1964-70 Abidjan, professeur de dessin.....	99
1971-1991, Paris, escalade, navigation.....	145
1981 à 2022, Hardricourt, Mézy et voyages.....	185
Photos de Marthe Brilman et familles.....	191
Table des matières.....	197

Prologue

L'Artiste Marthe Brilman aura 85 ans en 2022. Je suis son mari depuis plus de 50 ans. Il m'a semblé que le temps était venu de relater sa carrière et sa vie. Figurative, elle n'a cessé de peindre et a créé 650 tableaux de 1970 à la fin de 2022. Elle a connu un début de notoriété entre 1972 et 1987 lorsqu'elle était exposée en permanence par la célèbre galeriste, écrivaine et poétesse Katia Granoff, place Beauvau à Paris. Cette célèbre marchande a vendu la plupart des toiles que l'artiste a produites pendant ces 15 années (environ 250 tableaux). Katia Granoff est décédée en 1989.

Marthe Brilman a continué de peindre, mais a cessé d'exposer. La déferlante de l'art contemporain ne laissait plus guère d'espace à l'art figuratif dans les grandes galeries et les commandes d'État.

C'est pourquoi il m'a semblé nécessaire, avant de relater sa carrière et sa vie, de parler de notre conception de l'art qui s'inscrit dans une histoire millénaire, de nos préférences, du contexte artistique de son époque et du maelström de l'art contemporain.

L'artiste n'a pas cherché à promouvoir ses créations et n'est pas connue du monde de la culture et des médias. Marthe Brilman est une femme peintre. Elle préfère la représentation harmonieuse et sublimée de la nature et des artefacts, la beauté nuancée, les atmosphères tendres ou sereines, l'expression du bonheur...

Les femmes peintres qui avaient son caractère ne pouvaient avoir leur place dans ce XXe siècle idolâtre de l'art contemporain, un art définitivement viril pour ne pas dire machiste. N'ont émergé de la masse des peintres de son époque que des plasticiens culottés, souvent provocateurs, sachant faire du « bruit » ou pour employer un mot moderne le « buzz ». Une bonne partie d'entre eux a rejeté soit *la représentation*, soit *la beauté*, soit *le sens* et parfois les trois en même temps.

Quelques penseurs audacieux, qui ne craignent pas la dérision des intellectuels et des médias de leur temps osent dire, en ce début du XXIe siècle, que c'est justement la conjonction de ces trois critères qui fondent la valeur artistique d'une œuvre. Parmi eux, citons l'académicien, historien de l'art Jean Clair¹, le philosophe Benjamin

¹ Jean Clair *L'hiver de la culture*, Flammarion et *Considérations sur l'État des Beaux-Arts*, Folio

Olivennes² et le philosophe Luc Ferry qui fut ministre de l'Éducation nationale. Ce dernier a osé dire à la télévision qu'il « détestait » l'art contemporain. Il a écrit que ses admirateurs sont victimes d'un snobisme monstrueux : « Les gens sont obligés de dire que c'est grandiose parce que cela coûte très cher... »

La fin du XXe et le début du XXIe siècle virent le triomphe de la photographie, du cinéma, de la télévision, de l'image électronique et des réseaux sociaux, puissants vecteurs d'une propagande sans limites. Les peintres et les sculpteurs contemporains ont compris qu'il importait d'abord de se faire connaître. L'artisan actif et déluré qui savait se faire remarquer de quelque manière par des œuvres qui surprennent ou dérangent peut se proclamer « artiste ». Dès lors, sa notoriété valorise son nom qui s'inscrit sur ses œuvres comme une marque commerciale prestigieuse et les valorise. Cette marque permet aux plus entrepreneurs de bâtir des entreprises industrielles de production artistique.

Les intellectuels lucides et honnêtes qui affirment qu'un artiste n'existe que par les œuvres sublimes qu'il a créées sont encore minoritaires en 2022. Mais ils ont commencé à changer le regard des futures générations sur l'art. Ils ont allumé la mèche qui va dynamiter la grande supercherie de l'art contemporain et qui va réduire à néant la valeur de centaines de milliers d'œuvres insignifiantes achetées parfois des millions de dollars.

Avant la fin du XXIe siècle, nos descendants vont probablement assister à une gigantesque déroute financière de la sphère de l'art. Des dizaines de milliards de dollars vont partir en fumée. Les amateurs d'art, les collectionneurs, les galeries, les musées, les fonds publics d'achats d'art, les fonds privés d'investissement, et même des caisses de retraite vont devoir constater des pertes colossales sur la valeur de leur collection. La seule inconnue reste le tempo de cette gigantesque dévalorisation.

Tout l'art contemporain n'est pas à jeter à la poubelle. Les plus avisés vont faire une sélection. C'est le parti que propose le philosophe Benjamin Olivennes qui sort quelques talentueux créateurs de la masse confuse des divers courants artistiques du XXe siècle. Mais le tri fait intervenir le goût et l'éthique d'une époque. Même les figuratifs surgis du néant par le scandale peuvent perdre leur aura et leur valeur. Par exemple, Balthus qu'Olivennes admire a établi sa notoriété en peignant des jeunes filles impubères dénudées dans des poses équivoques. Dans

² Benjamin Olivennes, *L'autre art contemporain, vrais artistes et fausses valeurs*, Grasset

ce XXI^e siècle qui rejette le patriarcat et condamne les images pédopornographiques, va-t-il conserver longtemps son aura et sa cote ?

J'ai été éduqué à apprécier la peinture par Marthe Brilman. Elle n'hésitait pas à faire le tri chez les génies reconnus entre les œuvres particulièrement réussies et les tableaux médiocres qu'ils n'ont pas détruits. Même les plus célèbres ont parfois réalisé des créations qui ne sont pas dignes de leur talent habituel. Elle m'a appris qu'il ne faut pas juger une œuvre, le regard allumé par le prestige du créateur ou l'entendement submergé par le message sibyllin, s'il existe, porté par sa création.

Dans une première partie de ce livre, après un bref survol de l'histoire de l'art et de nos préférences, j'ai tenté de caractériser les courants les plus vivaces de l'art contemporain et d'en décrire brièvement les particularités et les têtes d'affiche, en indiquant parfois leur cote en ce début du XXI^e siècle.

La deuxième partie de ce livre est consacrée à une seule peintre Marthe Brilman que je nomme parfois « l'Artiste ». Je tente de décrire ce qui fait l'originalité de sa manière. J'y dévoile les éléments marquants de sa biographie. Elle n'a jamais rien fait pour se faire connaître. Un site web conçu par un informaticien amical *marthebrilman.com*, quelques toiles placées sur des sites marchands comme *Artactif* et *Artmajeur* et ce livre sont les seules modestes tentatives pour la sortir de l'ombre.

Nous savons que les toiles de lin qui portent les chefs-d'œuvre des peintres ont pu être conservées plusieurs siècles. Ses œuvres sont lumineuses, parlent de beauté et de bonheur, certaines sont déjà restées des dizaines d'années sous le regard de leurs propriétaires pour leur enchantement.

Dans quelques décennies, s'il reste quelques exemplaires de ce livre, il pourra être utile aux critiques, historiens d'art et conservateurs de musée lorsque la reconnaissance de son talent l'aura projetée dans la lumière.

L'Art, défi à la mort et au temps

L'art est un langage universel, parole de la forme, de la matière et de la couleur. Narratif, décoratif, beau, émouvant ou au contraire laid, provocant et parfois même dénué de sens, il est le reflet des mœurs, des idéologies, des sentiments et des absurdités d'une époque ou d'une civilisation. Sa parole traverse les siècles. Il immortalise les artistes grâce aux œuvres qu'ils laissent derrière eux et grâce aux écrits que leur consacrent les lettrés.

Je crois à la puissance de persuasion de l'Art. La littérature est première en cette matière, mais elle ne s'est imposée qu'après l'invention de l'imprimerie et surtout après l'enseignement de la lecture à tous les citoyens.

C'est surtout d'art plastique dont je veux parler dans ce livre. Déjà, il y a 7000 ans, peinture et sculpture parlaient aux Égyptiens qui pour la plupart ne savaient pas lire. Dans le passé, avant la Renaissance, l'art magnifiait le divin, le pouvoir et les héros. Depuis les artistes sont libres d'utiliser leur talent pour représenter les paysages, les mœurs, les modes et les sentiments qui animent les sociétés humaines. Je pense que l'Art peut interpeller le public et lui faire voir ou entendre les malheurs, les bonheurs et les beautés de son époque ou des précédentes.

Tout ce qui dépouille l'art de son unicité, de tout message, de tout sentiment, de tout sens, de sa transcendance, de ses liens avec le sacré et le divin, de ce qui en fait un défi à la mort et une passerelle au-dessus du temps, pour moi n'est pas de l'art.

Malraux explique l'art d'abord par la confrontation de l'homme avec la mort « Si les Dieux n'ont pas créé l'homme immortel, celui-ci dispose d'un moyen de prouver qu'ils ont été timides, et, par ce biais, de mitiger la malédiction ».

Baudelaire avant Malraux avait évoqué la possibilité d'éternité que confère l'art. Parlant des sentiments, des extases, des cris, des pleurs des *Te Deum* qu'expriment les tableaux des grands peintres, Rubens, Léonard de Vinci, Rembrandt, Michel-Ange, Goya, Delacroix qu'il appelle les *Phares*, il dit dans ce magnifique poème :

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité

Dans notre culture, les œuvres des artistes leur confèrent une forme d'immortalité. Elles permettent la survie du créateur, elles servent à conjurer sa mort.

« Qu'est-ce qui fait de l'art une valeur éternelle en dépit de son historicité ? » À cette question Marx ne répond pas, mais Jean Clair³ répond : « elle réside dans son pouvoir de faire resurgir à des siècles de distance la nostalgie de ce qui n'est plus ».

Est-ce pour cela que nous les personnes âgées nous formons ces longues cohortes qui patientent à la porte des musées ? La même attente qu'à l'orée du paradis ? Peut-être ! Le caractère éternel de l'art nous rassure, il nous rattache au passé à défaut de nous ancrer dans l'avenir.

Nous nous sentons un maillon de cette longue chaîne qui lie tous les humains à travers les âges. L'art nous semble une trace ineffaçable sur le chemin de l'éternité. Et produire des œuvres d'art n'est-elle pas une des manières de s'inscrire sinon dans l'Histoire, du moins dans un temps qui dépasse celui d'une vie ?

L'art depuis la Révolution tend à se substituer à la religion. Les musées qui se remplissent de fidèles remplacent désormais les églises qui restent vides.

Les hasards de la vie m'ont donné une mission : inscrire l'Artiste, Marthe Brillman dans cette longue histoire de l'art.

L'art d'abord expression du sacré et du divin

Depuis l'origine des temps, jusqu'au XIXe siècle l'art a souvent été l'expression du divin, la représentation d'un invisible sacré. « Tant que nous serons émus par le masque du pharaon Djoser, son sculpteur oublié pendant cinq millénaires nous semblera invulnérable à la succession des empires » (Malraux).

De l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, l'image est la figuration expressive d'êtres hors du commun, dieux, idoles, rois ou héros, sous la forme d'une icône, d'un tableau, d'une statue ou d'une fresque. Les intempéries et même la simple lumière ont effacé les peintures égyptiennes, grecques ou romaines sauf quelques fresques à l'abri des

³ Clair, Jean. *Considérations sur l'État des Beaux-Arts. Critique de la modernité* Éditions Gallimard. Jean Clair, écrivain, membre de l'Académie française, est historien de l'art français, ancien directeur du musée Picasso, conservateur général du patrimoine. Homme d'une immense culture, il est un des rares conservateurs et historiens de l'art à avoir dénoncé les supercheries de l'art moderne et de l'art contemporain.

tombeaux souterrains de la vallée des Morts ou des cendres du Vésuve à Pompéi.

Dans l'Empire romain, les mosaïques byzantines continuent à transcrire le surnaturel. À l'époque carolingienne, la foi en Dieu s'exprime dans les magnifiques enluminures des livres de prières. Elle s'incrusterait dans la pierre aux portails et aux tympanes des églises romanes qui réalisent l'unité entre le sacré et l'humain. Le jaillissement du gothique des cathédrales célèbrera la Création sanctifiée avec plus d'élan encore vers la lumière du ciel.

Pendant plus de cinq millénaires, ce sont les peintres et les sculpteurs qui ont médiatisé l'histoire et les mœurs des dieux égyptiens, grecs, romains puis du dieu unique chrétien. Ils créaient des images de divinités si expressives qu'elles paraissaient présentes et vivantes. Leurs œuvres rappelaient en permanence les règles morales de l'époque à la population qui ne savait pas lire. Au royaume des Morts, les plus belles âmes s'envolaient vers de lumineux paradis tandis que les méchants et les mécréants tombaient dans les plus sombres enfers, éclairés seulement par des flambeaux pour y subir les pires supplices.

Présence éternelle de la Renaissance

Pour Michelet « l'aimable mot de Renaissance ne rappelle aux amis du beau que l'avènement d'un art nouveau et le libre essor de la fantaisie. Pour l'érudit, c'est la rénovation des études de l'Antiquité ; pour les légistes le jour qui commence à luire sur le discordant chaos de nos vieilles coutumes ».

L'art de la Renaissance continue comme au Moyen Âge de représenter majoritairement des thèmes catholiques. Léonard de Vinci, Raphaël, Fra Angelico, ont peint le Christ et sa mère Marie. Les sculptures de piété restent nombreuses. Mais la grande nouveauté de la Renaissance c'est la nouvelle autonomie de l'Art et l'extension de ses champs thématiques et techniques, dont la découverte des lois de la perspective.

Les œuvres ne sont plus exclusivement commandées par le pouvoir religieux. L'artiste peut peindre ou sculpter des sujets mythologiques ou laïcs. L'iconographie devient plus souvent profane et multiplie les allégories et les sujets empruntés aux aventures des dieux et des héros du panthéon grec ou romain. Les œuvres pénètrent les maisons des princes et de la grande bourgeoisie. Mais seules celles qui ornent les églises sont vues par le public.

Initiés par les intellectuels chassés de Byzance, les artistes s'inspirent souvent de l'Antiquité qu'ils méconnaissent parfois. Ainsi, ils ignorent ou préfèrent ne pas se représenter les statues antiques couvertes de couleurs crues. En choisissant pour leurs sculptures un marbre clair qu'ils ne peignent pas, ils imitent ou recréent une Antiquité virtuelle blanchie par le temps, plus éclatante, plus pure, plus noble.

C'est l'époque préférée de Marthe Brilman. Elle aime l'histoire des princes mécènes et des artistes de cette époque. Elle a lu les vies des Médicis, Borgia, Léonard de Vinci, Michel Ange... elle a cent fois contemplé les tableaux de Masaccio, Ucello, Piero Della Francesca, Sandro Botticelli, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Giovanni Bellini, Andrea Mantegna, Titien, Ghirlandaio... pour ne citer que ceux-là.

Quand peintres et sculpteurs ont cessé de représenter le monde surnaturel, ils se sont mis à sublimer le réel, un acte presque divin. Comme le dit Paul Gauguin « L'art est une abstraction, c'est le moyen de monter vers Dieu en faisant comme notre divin Maître, créer ! ».

Le portrait existait déjà au Moyen Âge, mais de profil. La tête et le visage sont désormais vus sous tous les angles, en trois dimensions. Les nus étaient bannis par le puritanisme de l'Église triomphante depuis le Ve siècle à l'exception de représentations de femmes avec de petits seins et enceintes, totalement dénuées d'érotisme, le sexe n'étant autorisé que pour la reproduction.

Les nus sur le mode antique sont de retour à la Renaissance, non sans difficulté pour les artistes obligés d'invoquer la fidélité à l'histoire pour déshabiller même partiellement les représentations des héros antiques. Le nu profane s'est fait chair, plus humain, plus sensuel. Il exprime un idéal de beauté, souvent discrètement érotique. La Renaissance nous a légué d'admirables nus sous le pinceau de Botticelli, Titien, Giovanni Bellini, Jan Van Eyck, Bosch, Dürer, Cranach l'Ancien, Holbein le Jeune, Léonard de Vinci, Raphaël, Giorgione, Véronèse, Bronzino.

Dans le domaine religieux, seuls Adam, David et parfois Noé ivre comme Bacchus figurent nus. Quelques martyrs comme saint Sébastien exposent leur magnifique anatomie, le sexe caché par un tissu.

Les personnages importants sont peints en grande taille, dans de splendides vêtements d'apparat, les rois et princes souvent immortalisés sur leur destrier comme *François Ier à cheval* par Jean Clouet. Ces portraits qui tapissent les murs des palais font entrer dans l'Histoire, en chair et en os leurs modèles qui semblent vivants comme le fastueux

Henri VIII de Hans Holbein le Jeune. « Un bon portrait m'apparaît toujours comme une biographie dramatisée » (Baudelaire).

Les paysages prennent une valeur intrinsèque, surtout chez les primitifs flamands qui en deviendront les maîtres. Bruegel l'Ancien les peint peuplés de paysans, parfois sur des terres couvertes de neige.

Au XXI^e siècle, la mort effleure parfois la pensée des seniors. À l'époque médiévale et à la Renaissance, elle était présente à chaque instant et elle hantait les chrétiens. Les vivants vivaient avec la mort, avec les morts. Les artistes dissertaient sur la mort au travers d'allégories. La plus complète est *Le Triomphe de la mort*, une peinture sur panneau de bois de Bruegel l'Ancien. Dans cette scène apocalyptique, toute l'humanité est représentée : rois et princes, membres du clergé, paysans, femmes et hommes, amants, joueurs de cartes, bandits... ni le pouvoir, ni l'argent, ni la prière ne peuvent les aider à échapper à leur fin. Toutes les formes et causes de décès y sont traitées : exécutions, assassinats, suicides, batailles... la maladie y est figurée par la peste.

Le tableau mérite d'être examiné de près, car bien des éléments ont un sens. Ainsi des motifs symboliques montrent la précarité de la vie, et l'inanité de l'existence terrestre : un squelette tend au roi un sablier signifiant que son temps est écoulé ; un autre squelette ricane derrière un jeune couple qui chante et joue, il exprime l'idée que l'amour et ses jouissances éphémères ne les protégeront pas ; une bougie éteinte près d'un personnage symbolise la fin de sa vie.

La Mort, munie de sa grande faux, au centre du tableau, chevauche un cheval décharné. Elle semble commander une horde de petits squelettes-fantassins. Ils se trouvent au second plan ; sabre en l'air, ils sont prêts à frapper. Elle n'est donc pas seule pour accomplir sa gigantesque tâche : envoyer au trépas, chaque jour, une cohorte de vivants. Pour la seconder, il y a la vieillesse, les maladies, les assassinats, les accidents et les guerres.

Le XVII^e baroque et le siècle d'or hollandais

Au XVII^e siècle, l'Art revient au service du divin. Il sera pour un temps l'arme du catholicisme contre le protestantisme. Inventé par Le Bernin il sera le langage de la contre-réforme. S'opposant au dépouillement des temples protestants, il exalte la splendeur du royaume de Dieu et de son église par l'exubérance des formes souvent courbes et des couleurs chaudes qui se traduisent parfois par une

surcharge décorative. L'exagération du mouvement, la recherche d'effets dramatiques, la dimension pompeuse des personnages et des œuvres manquent paradoxalement de grandeur et de noblesse.

Toutefois, quelques grands peintres méritent d'être mentionnés : Paul Rubens, Antoine Van Dyck, Jacob Jordaens et Le Caravage. Ce dernier appartient aussi au mouvement baroque. Célébré de son vivant, puis oublié jusqu'au XXe siècle, il est l'un des premiers à se servir abondamment d'un clair-obscur intense. Le tableau *Judith décapitant Holopherne* est violent : l'œil est d'abord attiré par la lumière du blanc corsage et la peau claire de Judith, couleurs de l'innocence et de la pureté. Mais le regard ne tarde pas à distinguer l'horreur dans ce tableau de couleurs sombres : l'entaille faite par le glaive tenu par Judith et le sang qui gicle du cou du général qui hurle de douleur.

Ce thème biblique inspirera également Gentileschi, Mantegna, Botticelli, Donatello ou encore Giovanni della Robbia. C'est l'histoire d'une jeune veuve qui libéra sa ville de Béthulie en Israël, assiégée par les Assyriens. Cette jeune femme, qui symbolisait la fidélité et la chasteté, n'hésita pas à se sacrifier pour séduire puis décapiter leur général Holopherne, endormi ivre après un banquet. On peut y voir également la victoire du Bien sur le Mal. À l'époque du Caravage, Judith était devenue le symbole de l'Église catholique romaine décapitant l'hérésie luthérienne représentée par Holopherne.

Quelques peintres hollandais de l'école d'Utrecht, Honthorst, ter Brugghen, Baburen ont fait le voyage d'Italie et en ont ramené la technique du clair-obscur. Ils furent suivis par Rembrandt et Vermeer.

Le Lorrain Georges de la Tour (1593-1652) mérite qu'on s'y attarde, car son histoire illustre l'immortalité des grandes œuvres d'art. Il nous a offert de splendides jeux de couleurs et de lumière en plaçant une chandelle au centre de certaines toiles, *saint Joseph charpentier*, *Saint-Jérôme lisant*, *l'éducation de la Vierge*, *Job raillé par sa femme*, *la femme à la puce*, *le nouveau-né*, et quatre *Madeleines pénitentes* : *Madeleine aux deux flammes*, *à la veilleuse*, *au miroir*, *à la flamme filante*. Madeleine perpétue un fantasme qui roule de siècle en siècle. Dans l'art sacré, Marie Madeleine ancienne prostituée est très souvent représentée dénudée, avec les cheveux longs et dénoués. Elle porte une discrète évocation des plaisirs de la chair tout en affichant son repentir et sa pénitence. Sa présence auprès du Christ nous livre un message reconfortant : le Christ pardonne volontiers ce genre de péché.

Très réputé à son époque, Georges de la Tour sombre ensuite dans l'oubli. Peu de ses tableaux étaient signés, et sa signature avait parfois

été effacée pour attribuer ses œuvres à d'autres peintres plus connus comme Gentileschi, Terbrugghen, Zurbarán ou Vélasquez. Georges de La Tour est redécouvert seulement en 1915, par l'historien d'art allemand Hermann Voss à partir de deux tableaux, qui sont signés. Depuis, de nombreuses études de l'œuvre de Georges de La Tour ont permis l'identification d'une production d'une petite centaine de toiles dont une quarantaine nous sont parvenues. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands maîtres français du XVIIe siècle.

Son cas nous démontre que l'art est intemporel et qu'il aborde aux confins de l'éternité. Il permet d'étonnantes résurrections plus de 300 ans après la mort du peintre et parfois 4000 ans après le décès de l'artiste dans le cas d'œuvres égyptiennes. La réattribution à son auteur d'œuvres non signées montre que ce sont les œuvres qui désignent vraiment l'artiste. Notre époque ose prétendre que l'artiste précède l'œuvre et lui confère le statut d'art. Une erreur majeure !

Mais revenons au XVIIe siècle. Tandis que le sud de l'Europe s'abandonne finalement au rococo, le Nord connaît un essor extraordinaire de l'art pictural. Le XVIIe est le siècle d'or de la peinture hollandaise. Les artistes de cette époque ont délaissé les thèmes religieux et leur conformisme. Ils s'emparent d'une très grande variété de sujets : scènes de la vie domestique ou paysanne, vues urbaines, paysages peuplés de personnages et d'animaux dans les champs ou les villages, marines ou batailles navales, et natures mortes de différentes factures.

Que de peintures exceptionnelles réalisées à cette époque par ces artistes ! Malgré une dimension modeste des toiles, paysages et marines présentent au-dessus du plat pays des ciels monumentaux, occupés par de majestueux nuages. Les immenses voiles des navires éclairés par la lumière se détachent sur le fond sombre de la mer ou des ciels d'orage. Les natures mortes étalent des monceaux de fruits ou de victuailles vivement colorés dans des coupes d'argent brillantes de reflets. Partout la technique du clair-obscur met le projecteur sur le cœur du sujet.

Les peintres hollandais sont des réalistes truculents. Ils montrent la beauté des paysages, des hommes et des choses avec un art consommé du contraste et de la mise en valeur. Même la représentation de la misère ou de la laideur des personnages reste esthétique. Leur peinture allie réalisme, sens, beauté, atmosphère et vibration de la vie. Tous ces tableaux nous plongent dans l'existence quotidienne des Néerlandais et l'histoire des Pays-Bas, un peuple de marins, de marchands et d'artistes.

Johannes Vermeer, Frans Hals ou Rembrandt sont connus du monde entier. Il faut aussi rendre hommage à d'autres peintres incroyablement talentueux, mais mal connus des Français : Paulus Potter, Jan van Goyen, Wilhem Kalf, Pieter Claesz, Willem Claeszoon Heda, (natures mortes colorées sur fond sombre) ; Bruggen, Abraham Bloemaert, Gerrit van Honthorst, Adriaen Brouwer, Pieter de Hooch, Gerard ter Borch (réunions de personnages en clair-obscur parfois à la lueur des bougies) ; Van der Helst ; Nicolaes Berchem, Hendrick Avercamp, Jacob van Ruisdael, Albert Cuyp, (paysages peuplés de personnages ou d'animaux).

Et surtout Willem Van de Velde l'Ancien, Willem Van de Velde le Jeune, Hendrick Cornelisz Vroom, Ludolf Bakhuizen, Abraham Storck, Hermanus Koekkoek auteurs de somptueuses marines et de grandioses batailles navales.

La *Vue de Deventer* (1657) de Salomon Van Ruysdael montre de lourds voiliers marchands sur le plan d'eau d'un estuaire, s'éloignant vers le large figuré par un étroit ruban doré sous un ciel sombre. J'aime ce tableau qui saisit un bel instant de la vie de ces hommes du transport fluvial.

La Hollande, ce petit pays, comptant à peine plus d'un million et demi d'habitants et dépourvu de richesses naturelles, s'était alors hissée au rang de puissance économique dominante dans une période de crise générale. Dans les villes, on trouvait autant d'ateliers de peintres que de boutiques de victuailles. Une énorme quantité d'œuvres d'art est produite durant l'âge d'or. Plus de 1 300 000 peintures auraient été réalisées entre 1640 et 1660⁴. Seulement 1 % de ces tableaux existent toujours au début du XXI^e siècle dont 10 % seraient de bonne qualité. La notoriété de génies comme Johannes Vermeer, Frans Hals ou Rembrandt a été posthume. Pas très réputés de leur vivant, ils auraient eu des difficultés pour vivre de leur art.

Ces informations sont à la fois rassurantes et inquiétantes pour mon projet concernant l'Artiste. On croit que les œuvres d'art sont précieusement conservées par les propriétaires et leurs descendants. Pourtant, en trois siècles et demi, 99 % des œuvres auraient disparu. Certes, la plupart des habitations qui les abritaient ont été détruites par la guerre, l'inondation, l'incendie, un vent violent ou tout simplement l'effet du temps qui met à terre les constructions mal entretenues. Ces peintures, pour la plupart, ont sans doute été considérées comme de

⁴ Source Wikipedia

simples décors sans valeur. Démodées après quelques années, certaines ont été jetées. Les œuvres qui ont échappé à ce funeste destin ont retenu l'attention de quelques personnes de goût et aisées. Elles ont été placées dans des abris plus durables : grandes maisons bourgeoises, palais, châteaux puis musées.

De ces chiffres découle un constat : les productions artistiques ne permettent pas d'immortaliser à coup sûr un artiste, car presque la totalité des tableaux finit par disparaître. Et seulement 10 % des œuvres sauvées sont considérées de qualité. Les peintres de l'âge d'or hollandais étaient très nombreux, sans doute plus de 10 000, une cinquantaine peut-être ont aujourd'hui leurs toiles exposées dans les musées. Au XXI^e siècle, chaque pays riche se retrouve dans la même situation que la Hollande avec un très grand nombre de peintres dont certains produisent beaucoup d'œuvres. Au fil du temps, faute de pouvoir toutes les accrocher aux murs des maisons ou d'autres édifices, beaucoup seront sans doute jetées.

Les arts du siècle d'or hollandais comme ceux de la Renaissance sont de gigantesques et splendides « ponts sur le temps ». Ils ont gardé vivant dans nos cœurs et nos esprits, un peuple tout entier avec ses paysans dans leurs campagnes, ses pêcheurs sur leurs bateaux, ses marins sur leurs vaisseaux de guerre, ses familles bourgeoises dans leurs riches demeures, les tables garnies de victuailles splendides, ses hommes et ses femmes, seuls ou en groupe, parfois dans leur logis, parfois attablés dans des tripots ou réunis dans de grandes assemblées de marchands. L'art pictural les a restitués dans leur contexte, bien visibles et étonnamment vivants.

Depuis que le cinéma existe, c'est cet art qui désormais nous restitue le plus fidèlement la vie des peuples dans sa réalité crue, parfois avec une recherche esthétique. Le tableau du peintre est un instantané d'une situation particulière qui propose à la fois du sens, de l'émotion et de la beauté, mais il ne déroule pas une chronologie ou le mouvement ; en cela, il est moins un conteur du passé que le cinéma. La grande différence entre la sculpture, la peinture et les autres arts c'est leur pérennité. Sculpture et peinture créent des objets qui ont vocation à rester en permanence sous le regard contrairement aux images qui défilent ou aux installations éphémères qui seront démontées.

Au XXI^e siècle, sur une planète infiniment plus peuplée, les artistes sont des millions tous inconnus ou presque. Quelques-uns seulement sont déjà célèbres de leur vivant dans leur pays. Combien de noms seront retenus en 2100 ? Sans doute ceux déjà célèbres de leur vivant.

Cependant, une donnée historique m'encourage dans ma mission. Une fraction importante des artistes n'ont connu la notoriété qu'après leur mort. Le temps fera la sélection dans les œuvres produites par cette foule d'artistes.

Au XVIIIe, le règne des classiques

Mais retournons au passé. En Europe du Sud, après le baroque et le rococo, le balancier revient au XVIIIe vers plus de sobriété en abandonnant la mission religieuse du baroque. C'est un retour à ce qu'on appelle « le classicisme » inspiré de l'Antiquité. Les mots d'ordre de l'époque sont rigueur, équilibre, rationalité, discipline, aussi bien en littérature (Boileau, Corneille, Racine) que dans les arts plastiques (Poussin, Le Brun, Philippe de Champaigne, Coysevox) et l'architecture (Le Vau, Jules Hardouin-Mansart et Le Nôtre pour les jardins). En peinture, la composition et le dessin priment sur la couleur, et l'idée doit s'exprimer clairement. Les portraits sont précis et expressifs. Mais dans le classicisme pictural, l'émotion manque de force.

C'est dans l'architecture que s'exprime le grandiose siècle du Roi-Soleil. Versailles rassemble le meilleur. L'architecte est un artiste qui installe la splendeur dans la durée. Mais la pierre ne peut traduire tous les sentiments. L'architecture peut exalter la grandeur, la noblesse, la finesse, le foisonnement et même la légèreté, la lumière et leur contraire, l'ombre, le secret et le mystère. C'est un art au service du pouvoir. Rendre la douceur, la tendresse, la truculence, la misère, la haine, le chagrin, l'architecte ne le peut. Il laisse cela à la sculpture, à la peinture et à la littérature.

XIXe siècle, art académique, romantisme, impressionnisme

Le XIXe siècle voit une série de mouvements se succéder ou s'affronter soit avec de nouvelles intentions, soit au travers de nouveaux thèmes, soit par le truchement d'une nouvelle technique et parfois par tout cela à la fois.

Durant tout le siècle, l'art académique français va dominer la scène picturale. Baptisé plus tard péjorativement de « pompier », il plaît aux amateurs d'art et se vend bien. Il va tenter en vain de résister aux novateurs. Il s'agit de créer de la beauté lisse parfaitement dessinée, dans des tons pastel, en conformité avec les critères fixés par

l'Académie des Beaux-arts. L'académisme a établi une « hiérarchie des genres ». Au plus haut niveau est placée la peinture d'histoire qui comprend les tableaux religieux, mythologiques ou historiques porteurs d'un message moral. Viennent ensuite, en valeur décroissante : les scènes de la vie quotidienne, les portraits, puis le paysage et enfin la nature morte. Les représentants les plus connus de ce courant sont William Bouguereau, Jean-Léon Gérôme, Alexandre Cabanel. Ils savent incroyablement bien dessiner, leur palette de couleur est étendue et ils manient la nuance. Un talent fou, des corps splendides d'adonis ou de Vénus, mais une mythologie encombrée. Trop de détails, trop de lauriers, trop de tissus, trop de personnages, trop d'anges dans les ciels, trop de vêtements, trop de boucles aux cheveux. Certaines toiles historiques sont de véritables exploits. La *réception du grand Condé* par Louis XIV à Versailles au pied du monumental escalier des Ambassadeurs, en 1674 peint par Jean-Léon Gérôme en 1878 met en scène une centaine de personnages dans leurs riches costumes de cour, plus une trentaine de gardes tenant autant de drapeaux, le Roi Soleil en blanc et or, bien au centre et Condé en rouge, montant les marches en saluant. Tout cela dans une toile pas très grande de 96 cm sur 139 cm. Une incroyable variété de visages, de robes, d'uniformes, de splendides coloris, une perspective magnifiquement rendue... mais aucune émotion ! Est-ce le sujet qui n'est pas tragique, le nombre de personnages vus de trop loin pour avoir du caractère, un Louis XIV trop petit au milieu de tout cela ? Tant de travail pour si peu d'effet ! L'artiste voulait, paraît-il, mettre en lumière la comédie du pouvoir, à travers l'allégeance tardive du prince à son roi. Pourquoi pas ? Mais c'est une erreur de sujet pour une peinture, il aurait été mieux traité par le théâtre.

Trop souvent chez ces peintres académiques, la beauté du sujet central est noyée dans le fatras anecdotique de l'arrière-plan. Cette peinture manque d'unité, de sobriété et de grandeur.

Vers le milieu du siècle, un nouveau métier apparaît : le photographe. L'image qu'il tire des personnages est plus précise et plus ressemblante que les meilleurs dessins des plus doués. Est-ce la photographie qui a déprécié l'académisme ou est-ce la révolution de l'impressionnisme qui l'a, pour longtemps, dévalorisé ?

Huysmans, descendant du peintre hollandais Cornelis Huysmans est surtout connu comme critique d'art. Il sera le pourfendeur de l'académisme et le chantre de l'impressionnisme, le grand courant novateur du XIXe siècle. Critiquant la *Naissance de Vénus* sortant nue

des flots, Joris-Karl Huysmans dit de Bouguereau : « il a inventé la peinture gazeuse, la pièce soufflée. Ce n'est même plus de la porcelaine, c'est du léché flasque ; c'est je ne sais quoi, quelque chose comme de la chair molle de poulpe... ».

Pour ma part, je ne suis pas d'accord avec Huysmans, ce que je reproche à la Vénus de Bouguereau, ce n'est pas sa peau d'une si belle couleur de porcelaine, mais l'abondance anecdotique de personnages qui l'entourent : trois satyres très bruns pour le contraste, trois autres femmes plantureuses dans diverses postures, une quinzaine d'anges agglutinés par groupe de quatre ou cinq qui remplissent le ciel. En bref, l'artiste semble avoir eu peur des grands vides de la mer et du ciel, suffisamment décorés par le relief des vagues et les majestueuses volutes des nuages chez les grands peintres. C'est la composition qui est ratée par excès de zèle.

Toutefois quand ces mêmes peintres académiques s'adonnent à l'orientalisme, l'académisme est volatilisé par l'intensité de cette réalité nouvelle et leurs œuvres sont splendides et émouvantes. Jean-Léon Gérôme rend bien l'atmosphère des marchés d'esclaves, des bains turcs ou des harems. L'incroyable variété des bleus des mosaïques qui ornent le fond du *Charmeur de serpent*, le clair-obscur des *Derviches tourneurs* ou la lumineuse beauté nue entourée de sombres marchands dans le *Marché d'esclaves*, la palette des jaunes du *Mur des Lamentations* où un juif seul prie, tous ces merveilleux tableaux méritent notre admiration. Celui que je trouve le plus fascinant est la *Prière au Caire* qui nous montre des musulmans à contre-jour priant sur une terrasse. La vue du Caire en arrière-plan, ville jaune et rose dans la brume de chaleur du crépuscule est d'une rare beauté. Le spectateur est transporté au Moyen-Orient, au milieu des Égyptiens, il ressent la chaleur sur sa peau, il est immergé dans la spiritualité de l'islam par les hommes qui font la prière et par les minarets qu'il voit au loin. Que de sens et quel rendu de l'atmosphère !

Ces œuvres exceptionnelles me font classer Léon Gérôme parmi les plus grands peintres du XIXe siècle.

Le romantisme qui s'exprime surtout en littérature a déjà commencé à la fin du XVIIIe. Il donne la prépondérance aux émotions individuelles ou collectives et au monde intérieur des personnes. Il ne modifie pas la technique picturale, mais donne de l'audace aux artistes. De grands noms, toujours admirés, illustrent cette période : Turner, Goya, Delacroix, Géricault et Caspar Friedrich, moins connu que les précédents dont le sculpteur David d'Angers a dit : « Cet homme a

découvert la tragédie du paysage. » Cette phrase exprime en quelques mots la caractéristique du romantisme. De même Turner a révélé le « tragique de la mer et de l'aventure maritime ».

Goya a voulu peindre la « tragédie du temps qui passe » qui interpelle les vieillards. Il l'a fait d'une manière saisissante qu'on ne peut oublier. Il nous montre Saturne, dieu romain, maître du temps en train de dévorer l'un de ses enfants. Il a déjà englouti la tête et un bras du petit corps blanc sanguinolent qui pend entre ses mains. Ce monstre ressemble à un homme préhistorique de taille gigantesque avec un regard de fou démoniaque. Il enrage de faire ce que l'oracle lui a prescrit pour conserver son pouvoir : dévorer ceux qu'il a engendrés pour ne pas être anéanti par sa progéniture. C'est le mythe du temps qui s'écoule et dévore ce qu'il fait naître. Un temps qui mène à la mort.

Dans un autre tableau, Goya dépeint « Deux vieux mangeant la soupe ». Le premier est un vieillard hideux au sourire édenté avec un regard d'avare cynique dans des orbites enfoncées. Le second à l'aspect d'un crâne ; il incarne déjà un défunt. La toile est dans les tons noirs, bruns et jaunes, une peinture obscure et effrayante.

Si la Mort, abstraction personnifiée, est peu souvent dépeinte, en revanche il y a pléthore de représentations du trépas de personnages de la mythologie grecque, romaine ou biblique et de martyrs chrétiens. Ces tableaux correspondent à des commandes du clergé pour les églises de la chrétienté.

Les nombreuses peintures de l'enfer destinées à éloigner les croyants du péché montrent des damnés en principe décédés, mais se tordant de souffrances dans d'obscurs souterrains éclairés par des flammes et remplis de monstres. C'est là une grande différence entre les croyants et les mécréants. Pour l'athée, la mort délivre l'homme de la souffrance. Pour le croyant, ce n'est pas terminé, c'est peut-être même le début du pire.

Les morts sont évidemment très nombreux dans les peintures de batailles. Mais blessés et cadavres à terre ne constituent que le décor : le sujet principal est le triomphal vainqueur, immense et lumineux au centre de la toile.

S'écartant de l'académisme, l'orientalisme déjà évoqué à propos de Léon Gérôme privilégie les thèmes inspirés du Maghreb et du Proche-Orient jusqu'au Caucase. Il naît d'une fascination de l'Empire ottoman qui inspire des *turqueries* dans les milieux huppés qui donnent des fêtes en habits orientaux. Le tableau de Carle Van Loo, *Sultane* représente Madame de Pompadour dans ce genre de costume. Puis l'orientalisme

suivra l'avancée des colonisations européennes. Les vives couleurs de l'exotisme, le voluptueux repos des odalisques à la peau de lait sur leurs coussins, les groupes de femmes nues dans le hammam et le regard inquisiteur des marchands arabes sur les corps blancs des esclaves dénudées se retrouveront dans tous les courants artistiques du XIXe siècle, académisme, romantisme, réalisme et même impressionnisme.

Pour moi, *La Mort de Sardanapale* d'Eugène Delacroix est l'un des monuments picturaux de ce mouvement. Voici ce qu'en dit l'artiste lui-même : « Couché sur un lit superbe, au sommet d'un immense bûcher, Sardanapale donne l'ordre à ses esclaves et aux officiers du palais d'égorger ses femmes, ses pages, jusqu'à ses chevaux et ses chiens favoris... ». Les corps noirs et puissants des esclaves, en train d'égorger les femmes nues du harem à la peau couleur de lait, secrètent un érotisme d'une violence ambiguë.

Se sont adonnés avec talent à l'orientalisme Jean-Auguste-Dominique Ingres, Eugène Delacroix, Alexandre-Gabriel Decamps, Horace Vernet, Théodore Chassériau, Jean-Léon Gérôme, Eugène Fromentin, Félix Ziem, Alexandre Roubtsoff, jusqu'à Auguste Renoir avec son *Odalisque* de 1884. Ce mouvement est illustré en littérature par les écrits de Pierre Loti, Eugène Fromentin et Théophile Gautier.

Dans la peinture de genre, le mouvement réaliste, représenté par Courbet, Millet, Daumier, Fantin-Latour, Menzel, offre des scènes de la vie quotidienne dans un style naturaliste, presque photographique : le travail des paysans (*Les Glaneuses* de Millet), les ouvriers en usines, les juges et avocats au tribunal, des natures mortes conventionnelles. C'est sans doute Courbet qui a eu le plus d'audace dans le réalisme naturaliste avec *L'origine du monde*. Ce tableau représente la vulve, le triangle de poils noirs et le torse d'une femme allongée nue sur un lit, les cuisses écartées. La précision de la représentation le ferait ranger aujourd'hui parmi ceux qu'on appelle les *hyperréalistes*.

De la vie du peuple français à cette époque, Zola et Maupassant nous livrent de poignants récits.

L'impressionnisme s'oppose à la pensée dominante : il ne s'agit plus de représenter ou d'imiter à la perfection le sujet par le dessin. C'est la subjectivité du peintre qui doit s'exprimer. Il choisit librement ses sujets et travaille en plein air, pour mieux capter les effets de la lumière et les vibrations des couleurs. Fini le « léché », les tons pastel, le cadrage rationnel ! Les traits du pinceau sont visibles, la composition ouverte, les angles de vue originaux, les impressions fugitives saisies au vol et les tableaux posés sur les chevalets dans les campagnes sont de petits

formats. Ce n'est plus le concept immuable des choses qui est décrit, mais l'instantanéité : la mobilité des nuages, la vibration des reflets sur l'eau, les jeux de lumière dans les feuillages, les battements d'aile des oiseaux sont portés sur la toile. Les peintres de ce mouvement s'appellent Monet, Sisley, Pissarro, Manet, Berthe Morisot, Renoir, Seurat. Ils créent une nouvelle esthétique dans l'art pictural : une beauté vibrante de vie. Marthe Brilman adore les impressionnistes et celui qu'elle préfère est le plus grand, Claude Monet.

Les impressionnistes sont aussi une merveilleuse passerelle qui nous relie au passé. C'est l'époque du développement du chemin de fer dont ils nous montrent les locomotives fumantes dans les gares. Les voyages jusqu'aux bords de la Manche, dont ils peignent les ports et les couchers de soleil. C'est l'époque des séjours dans la campagne aux portes de Paris dont ils montrent les champs et les meules, les canotages sur la Seine, les bals musettes le dimanche... ils nous ont merveilleusement restitué la vie et surtout l'atmosphère de l'époque. Ils racontaient les plaisirs de nos grands-parents.

Leurs successeurs nommés postimpressionnistes restent dans la même veine avec une pointe d'originalité qui les caractérise. On peut citer Cézanne, Van Gogh, Gauguin, Toulouse-Lautrec, les pointillistes comme Seurat, Signac, les symbolistes comme Puvis de Chavannes ou les nabis comme Sérusier, Bonnard, Ranson, Denis, Vuillard, Ibels, parfois plus décorateurs ou publicistes que peintres. Leurs tableaux se caractérisent par des aplats de couleurs pures.

Et enfin le primitivisme qui prône un retour vers l'art primitif ou tribal réputé plus authentique, plus sincère, redécouvert à la fin du 19^e siècle. Voilà un nouveau mot pour juger une œuvre : la sincérité ! Gauguin en est le chantre. On peut rattacher à ce courant Matisse, Paula Modersohn-Becker et l'art naïf d'Henri Rousseau.

Le XIX^e siècle occidental ignorait tout de l'art oriental. Ce sont les impressionnistes qui achèteront des estampes japonaises, les feront connaître en Occident et les imiteront. Idem pour l'art africain qui sera lancé en France dans les premières années du XX^e siècle par Matisse et Picasso.

Jusqu'à la fin du XVIII^e, l'art meublait les châteaux des rois, des princes et des nobles, les églises et les archevêchés et les splendides demeures des riches marchands. Depuis la Révolution, une grande partie des œuvres les plus remarquables s'expose dans les musées.